

XLIII Journées de Spiritualité de la Famille Salésienne

16 – 19 janvier 2025



Conférences



FAMIGLIA
SALESIANA

www.famigliasalesiana.org



« LA ESPÉRANCE NE DÉÇOIT PAS » UNE LECTURE ANTHROPOLOGIQUE ET EXISTENTIELLE



Dott.ssa Cristiana Freni,
Université Pontificale Salésienne

1. Introduction

Le Jubilé que le Pape François a inauguré le 24 décembre dernier avec l'ouverture de la Porte Sainte place au centre de la réflexion existentielle et spirituelle l'un des thèmes les plus enracinés et les plus urgents de la réalité humaine, celui de l'espérance.

Un mot souvent utilisé, voire abusé, en raison de la fréquence avec laquelle il est prononcé et répété, qui pour cette raison même, à notre époque de doux désespoir mondial, nécessite sérieusement une refonte et une collocation de sens à redécouvrir et à regoûter.

Le thème de l'espérance est présent à l'horizon de la culture et de la sagesse humaines depuis l'Antiquité. Dans la tradition de l'Antiquité, en effet, l'espérance était notoirement restée la dernière Déesse, selon l'adage proverbial latin : « *Spes ultima dea est* ». Cette déclaration était le résultat d'une ouverture imprudente selon le mythe du vase dans lequel Zeus avait placé beaucoup de choses terribles pour l'humanité, comme les maux, les pestes, les guerres, et Pandore l'avait ouvert négligemment, ayant à peine le temps de le fermer pour empêcher le dernier cadeau qui est sorti, ce cadeau positif, après tant de mal, qui était l'espoir.

De là découle une réflexion intéressante : comprendre la raison pour laquelle l'espérance, déjà dans le mythe antique, reste vigilante, reste prête à intervenir et à entrer dans l'histoire pour guérir le désespoir de la vie, pour offrir des remèdes aux maux que seule l'espérance, restée fermée, dans le vase et gardé, pouvait encore guérir.

Alors l'espoir, déjà présent dans la tradition païenne, apparaît nécessaire, car il est encore temps d'intervenir pour panser les blessures de l'humanité, là où le mal semble avoir remporté sa victoire.

Plus que jamais au cours des époques ultérieures de l'histoire humaine, les différentes approches qui ont abordé l'espoir sous différents angles ont réactualisé et relancé sa nécessité, son urgence, puisque chaque époque a été marquée par le sens de la limite, par la contingence, depuis le défi même de désespoir.¹

Le terme espoir a des origines étymologiques très anciennes, qui remontent au sanskrit. Le sens de cette racine renvoie au mouvement de l'être qui dépasse la limite qui marque l'existence de l'homme, qui dépasse sa contingence. Bref, espérer, c'est se tourner vers quelque chose qui nous transcende, qui nous dépasse, qui nous dépasse nous-mêmes.

L'espérance apparaît comme une dimension à la fois fondatrice et fondamentale, qui a pris différentes facettes au fil des siècles, s'enrichissant de significations et de connotations selon les époques culturelles et les contextes historiques. Par rapport à l'anthropologie, l'espérance peut être considérée avant tout comme l'une des dimensions de l'être qui structure la personne humaine. Cela nous permet donc et nous oblige, en même temps, de ne pas pouvoir la considérer seulement comme une vertu se référant au domaine de l'éthique et de la théologie, comme on l'interprète le plus souvent.

L'être humain se caractérise en effet par la capacité d'espérer, tout comme il est capable de parler, de connaître et de choisir. L'espoir se manifeste comme une attitude constitutive envers l'avenir, une recherche d'un sens directionnel et d'un sens à la vie ; comme moteur de changement et d'action. Il est donc clair qu'espérer concerne avant tout l'être, et non l'avoir. En effet, Sabino Palumbieri -l'un des plus grands anthropologues salésiens des dernières décennies, un spécialiste aigu et profond de la dimension de l'espérance- précise que sans espérance, l'être humain perdrait le sens de son chemin existentiel, car s'il en était privé, le but du voyage de la vie. L'espoir, en effet, nous montre un chemin qui mène à la maison, qui arrive à une destination et à un point d'atterrissage. Sans espoir, nous ne possédons pas la certitude du sens directionnel, qui en même temps coïncide également avec le sens du voyage de la vie humaine. En fait, le sens a la double valeur sémantique de direction et de sens.

Il semble alors évident que l'espérance doit d'abord être vécue et expérimentée profondément comme un donné de notre conscience et de

notre humanité, puisque la vie repose sur la certitude que notre histoire personnelle et que l'histoire humaine plus généralement ne seront pas vaines, mais qu'elles ne seront pas destinées au désespoir et à notre anéantissement. L'espérance nous soutient et nous accompagne vers l'épanouissement, malgré les maux, les défaites, les nombreux combats quotidiens. Ce dépassement constant vers l'au-delà de nous-mêmes, qui nous permet de nous relancer, d'aspirer, d'avancer en dépassant les défis des limites de l'existence, est le noyau profond de ce que nous appelons l'espérance².

2. L'espérance. Un fait et une tâche

L'espoir peut donc être identifié comme une partie indissociable de notre structure humaine qui nous pousse à surmonter l'adversité, à poursuivre des objectifs et à trouver des réponses fondées aux défis incessants de la vie, se présentant comme un facteur essentiel dans chaque domaine et vocation. Grâce à l'espérance, les multiples possibilités de l'homo viator de se construire dans l'investissement d'un projet, dans la relance parmi de multiples difficultés, prennent sens et orientation. Notre monde est un monde qui menace continuellement l'espoir ; un monde qui s'abandonne à un certain désespoir doux et inexorable, ou qui se livre à un optimisme facile et bon marché, aussi prompt à cultiver qu'à disparaître lorsque, par exemple, une urgence ne parvient pas à réaliser les attentes. Mais il est certain que l'espoir, faisant partie de la condition existentielle humaine, comme le dit Palumbieri, est radicalement lié à l'expérience de la fragilité de la condition existentielle que chaque personne apporte avec elle.

Que signifie espérer ? Et comment pouvons-nous espérer ? Et qui espérer ?

L'espérance n'est donc pas un aspect accidentel de la personne, mais fait partie de sa substance même. Elle soutient et guide le chemin de l'être humain depuis le début de son existence et pour cette raison elle apparaît comme le pain indispensable que le pèlerin place dans son sac pour affronter son voyage, assurer son arrivée.

Dans la métaphore de la vie comme pèlerinage, que le Jubilé lui-même nous invite à méditer et à incarner, trois éléments peuvent être distingués : celui de l'acceptation du prix du voyage, celui de la certitude de la destination, celui de la rencontre et celui d'écouter qui partage le voyage avec nous.

Quiconque part en pèlerinage le fait sous forme d'offrande et de conscience de son propre effort, prend en compte les difficultés et les déviations possibles du voyage, mais est clair en lui-même que le voyage, précisément en tant que pèlerinage, nécessite une destination et non une errance désincarnée ou désordonnée.

Espérer signifie alors avancer avec certitude sur le chemin, sachant que le chemin mène à la maison, qui n'est pas du tout une impasse, mais est inhérente à la disposition du voyageur à atteindre le but.

Traduite donc en termes opérationnels, l'espérance a besoin d'un refuge sûr, l'indique et l'anticipe, parce qu'elle en a une certaine prémonition. Dans le passage de la révélation, le Christ lui-même est le symbole de l'espérance offerte et relancée, qui devient partie indivisible du dynamisme de l'espérance. Sans le Christ, affirme l'Étienne, nous ne sommes plus ancrés dans un lieu sûr, nous restons à la merci des vagues, des flots qui risquent de plonger notre existence dans les choses matérielles, dans la confusion des vraies valeurs, dans toutes ces réalités, en un mot, qui ne semblent pas avoir une place profonde. De plus, l'espoir n'apparaît pas dans l'expérience humaine comme un fait privé ou individualiste. Espérer, c'est invoquer un principe de communauté, car l'horizon de l'épanouissement humain n'est pas dénué de dimension relationnelle, il ne peut se produire sans une réciprocité qui soutient l'espérance elle-même. Espérer signifie donc avancer ensemble vers un objectif commun, étant donné que le christianisme n'est pas exclusif, qu'il n'élimine ni n'exclut les autres, mais qu'il est fondé sur l'inclusion. On n'espère donc pas seulement soi-même, enfermé dans son propre horizon individualiste, selon le critère du privatisme ou du fonctionnalisme.

L'espérance qui ne déçoit pas, qui ne déroute pas, n'est pas réservée à quelques-uns, mais à tous ceux qui sont capables d'espérer. Il ne s'agit donc pas d'un bien ou d'un bien réservé à quelques privilégiés, mais concerne et interroge le sens de notre vie, de notre passé, présent et futur et peut donc être exercé par tout être humain.

Cet horizon inclusif est aussi source d'espoir, de partage et de rencontre. Lors d'un pèlerinage, nous tendons vers l'absolu et nous nous retrouvons aux côtés de divers compagnons de voyage tout au long du chemin. Cela fait du voyage de l'espoir une opportunité de faire l'expérience de la communauté. En même temps, chaque rencontre s'exprime dans la capacité d'écouter l'autre dans son identité irréductible, de prendre en charge son histoire, de lui témoigner que l'espérance n'est pas

seulement une donnée, mais un devoir à construire ensemble. L'accueil passe par la reconnaissance et l'écoute. Et l'espérance devient dynamique dans l'histoire quand on la pratique dans des œuvres d'humanité sans réserve, sans utilitarisme.

L'espoir est en effet offert gratuitement à quiconque a besoin de reconnaissance, d'acceptation de son histoire, de sa fragile humanité.

L'espérance est donc une dimension de l'être humain car elle incarne, comme nous l'avons précisé, sa capacité à se projeter au-delà de son être contingent et à surmonter les défis et les obstacles que l'histoire personnelle et collective entraîne. Cependant, l'espérance, dans la mesure où elle s'exerce dans le flux de l'existence humaine qui se déroule dans l'histoire, déclenche chez la personne ce dynamisme qui dépasse le sentiment de contingence de chacun, sa limite apparemment insurmontable. Cela met également en évidence le rôle de l'espoir en tant qu'impulsion vers la victoire finale sur la mort, qui représente le point de non-retour possible pour chacun.

3. Différence entre espoir et optimisme

Nous entendons souvent dire que l'espoir et l'optimisme sont en fait la même chose, même s'ils utilisent des noms différents. En vérité, ce n'est pas le cas, car l'optimisme se traduit souvent par une sorte d'espoir que *tout ira bien*, comme ce fut par exemple *le mantra*, du moins italien, répété jusqu'à l'exaspération pendant la pandémie.

En vérité, nous savons, grâce à certaines données, que tout ne s'est pas bien passé, que de nombreuses personnes sont mortes, que le nombre de pauvres a augmenté de façon exponentielle et que de nombreuses conséquences psychologiques dramatiques ont pesé et pèsent encore sur de nombreux jeunes dans le monde.

En bref, les faits réels ont démenti l'optimisme. En fait, l'histoire a renversé cet espoir, révélant son caractère infondé. L'optimisme s'active à un niveau différent de celui de l'espoir, qui fait partie de notre structure d'être et se situe avant tout dans le domaine psychologique de la personne. Être optimiste ne veut pas dire espérer. L'espoir ne naît pas d'un fondement désincarné, d'une « pensée positive », mais d'une tension vers la plénitude qui trouve sa légitimité et son fondement dans la transcendance.

L'optimisme, en revanche, se situe à un autre niveau, qui concerne avant tout l'horizon psychologique. Ceux qui sont optimistes doivent

souvent faire face à la déception et rater la ligne d'arrivée. L'optimisme n'a aucun fondement chez quelqu'un au-delà de nous-mêmes, et il ne sera pas un signe avant-coureur d'une certitude de sécurité et d'arrivée.

L'espoir et l'optimisme peuvent alors apparaître étroitement liés, mais en même temps présenter également des différences importantes dans leur signification et leur manifestation par rapport à l'expérience interne du sujet.

En effet, nous avons vu comment l'espérance apparaît comme une dimension avant tout constitutive de l'être humain, qui se manifeste comme une projection vers l'avenir, à la fois comprise dans l'horizon de notre existence et lancée vers la transcendance.

L'espoir nous habite, car il nous est nécessaire dans notre cheminement vers l'épanouissement. Lorsque nous sommes confrontés à des défis ou à des incertitudes, lorsque nous pouvons avoir confiance et croire en la possibilité d'un atterrissage salvateur, malgré le défi omniprésent du mal, l'espoir fait son travail extraordinaire. C'est une force intérieure très forte et tenace, qui nous soutient dans la persévérance même dans les circonstances les plus difficiles, nous guide pour affronter même le but le plus ardu, celui de la mort, sans perdre la foi en la vie authentique qui, dans sa plus haute déclinaison, coïncide avec l'aspiration à l'éternité de l'être. En résumé, l'espérance ne déçoit pas, selon la célèbre perspective paulinienne. *Spes non confundit*, affirme la bulle d'indiction de ce Jubilé nouvellement inauguré, en s'appuyant sur la phrase paulinienne de Rm 5,5.

Ne pas confondre signifie justement ne pas décevoir, ne pas entraîner le pèlerin dans son voyage existentiel hors des grands chemins.

4. L'espérance comme un nouvel élan de la vie face au défi ultime de la mort

La mort et l'espoir semblent profondément liés. En effet, la mort reste le but le plus tragique et apparemment le point de non-retour de la vie humaine.

Nous avons vu que l'espérance soutient le pèlerinage terrestre, aidant et stimulant le voyageur à relancer la route, à avoir confiance dans le voyage, mais aussi à arriver à destination.

Cela montre combien l'espérance n'est pas seulement un viatique pour surmonter jour après jour les défis de la contingence du temps, mais elle devient aussi pour l'être humain une poussée au-delà du temps lui-même.

L'espérance devient alors nécessaire à la fois pour affronter le défi du temps de notre vie et celui qui concerne l'au-delà du temps, et qui est la mort, c'est-à-dire le mystère suprême du voyage existentiel de la personne, sa destination finale.

Pour comprendre cet extraordinaire dynamisme qui dépasse la vie, par rapport auquel la vie elle-même prend un sens supplémentaire d'arrivée, l'espérance exige alors de revenir avec une clarté consciente à l'évidence, même si aujourd'hui elle est *tabou* plus que jamais, qui est celle de la mort.

Pour vivre le moment de notre vie en conscience, nous devons assumer de manière responsable le sentiment inéluctable de la mort.

Dans cette direction, l'espérance dans sa spécificité la plus profonde est aussi repoussée au-delà de la temporalité humaine elle-même. Notre vie est pleine de limites devant lesquelles les êtres humains réagissent en essayant de les dépasser. C'est une série de batailles toujours actives, opérationnelles, mais nous savons bien que même si toutes les batailles que la vie nous réserve étaient gagnées, le dernier mot dans la vie appartient à la mort, ce qui semble, du moins en apparence, gagner toujours la guerre finale.

C'est ici que l'espérance s'inscrit comme l'horizon essentiel du sens de la vie humaine. Si nous n'avions pas l'espoir fondé que notre être n'est pas destiné à la fin de tout, mais à la plénitude, à l'épanouissement, notre vie prendrait alors une valeur de contingence et de précarité qui conduirait à la défaite du sens. En fait, l'être humain n'a pas été créé pour accepter la perte de son être propre, mais pour parvenir à sa parfaite préservation, pour réaliser pleinement son aspiration.

Nous pouvons dire que dans notre expérience intérieure, il existe une grande différence entre *le désir et l'aspiration*.

Le désir se structure comme la visée de la volonté vers la réalisation d'un bien à conquérir, mais qui reste simplement ancré au contingent. À l'inverse, l'aspiration concerne l'au-delà des limites et de l'historicité et va dans le sens d'une plénitude au-delà de la mort. L'être humain possède le désir de ce qui lui donne la plénitude, non pas selon la quantité, mais selon la qualité et la perfection.

Nous espérons donc la vie éternelle à laquelle nous aspirons, car s'il n'y avait pas de vie éternelle, toute existence aurait été vaine et basée sur l'accumulation de quantités de biens qui n'offriraient aucune solution pour atteindre le but final.

Don Sabino Palumbieri précise encore que l'expérience de la limite existentielle humaine trouve son défi le plus élevé et le plus ardu dans la tragédie suprême de l'événement de la mort.

Dans l'histoire de la pensée philosophique, le thème de la mort s'est posé en termes d'au-delà de la mort elle-même. Les questions étaient essentiellement : qu'arrive-t-il après la mort ? Et comment l'homme vit-il avec son âme séparée de son corps ? Aujourd'hui, avec la chute de la pensée forte et l'expansion de la pensée faible – avec l'effondrement des valeurs sous le signe de la question : quelle valeur ont les valeurs ? – le problème le plus urgent qui se pose est celui du sens. Et, s'appliquant à notre thème, nous nous demandons : quel est le sens de la vie si son terme n'a aucun sens ? Si la mort est le dernier mot, et que l'homme ne peut en emprunter le sens ni à son segment d'existence, ni à l'ensemble de l'univers et de l'histoire, d'où peut-il le déduire ? Et dans ce contexte, quelle valeur a ma tension indéradicable d'être par rapport à l'empire universel de la mort ? Et si ce n'est pas le dernier mot, le sens de la vie est-il lié à l'immortalité personnelle ? Et est-ce que cela existe radicalement ? Et comment faut-il l'interpréter ? Quelle est la base de sa subsistance ?³

Comme le montrent ces réflexions, au plus profond de notre humanité remuent les questions fondamentales de l'abîme du cœur. Dans le passage qui va de l'analyse de la structure de l'être humain à la réflexion spirituelle et religieuse, l'espérance apparaît comme l'une des vertus théologiques, qui établit la confiance des croyants dans la promesse divine, en la plaçant dans l'horizon eschatologique de leur existence.

L'espérance dans l'expérience de la foi est orientée vers la confiance en Dieu et en sa promesse de salut et de vie éternelle. En d'autres termes, les croyants ont confiance que Dieu tient ses promesses et que l'espérance en Lui donne un sens et un but à leur existence. L'espérance agit alors comme un lien entre la foi et l'amour, puisqu'une foi ferme en Dieu produit l'espérance en sa miséricorde et en son amour inconditionnel qui se manifeste dans l'expérience existentielle de chacun comme un fait de certitude profonde, consciencieuse, capable de prendre, souci non seulement de l'espérance personnelle, mais aussi de celle des autres.

L'espoir peut donc aussi être considéré comme un antidote contre le nihilisme désespéré ou le cynisme aliénant, si répandu à notre époque, car il invite les croyants à regarder l'avenir avec confiance et à rechercher le bien et la justice, malgré les difficultés que les êtres humains peuvent rencontrer. le chemin. Dans la perspective anthropologique, cela s'exprime avant tout comme une volonté de répondre à des questions de signification ultime, à la

fois personnelle et collective. Comme une impulsion qui aide à dépasser la frontière infranchissable qui autrement ferme l'existence de chacun à une douleur stérile et à un désespoir insurmontable accepté avec passivité.⁴

Parmi les nombreux penseurs qui ont traité de l'espérance, notamment au XXe siècle, je voudrais réfléchir brièvement sur une position emblématique, celle de Gabriel Marcel, philosophe par excellence représentant et porte-parole de l'espérance.

5. La réflexion de Gabriel Marcel sur l'espoir

Gabriel Marcel décrit l'espoir comme un fait fondamental de l'être humain. L'existence se caractérise par un sentiment de mystère et d'incomplétude dont une icône particulière est la célèbre image marcelienne de l'anthropologie *d'Homo viator*, un pèlerin sur les chemins de l'histoire sous les traits d'un voyageur conscient de l'atterrissage, du chemin qui mène à la destination. C'est dans cet espace de l'existence comme métaphore d'un voyage *in fieri* en permanence, que Marcel se réfère à la célèbre image de l'espace métaphysique des profondeurs de l'homme comme une invocation.

On comprend donc comment s'interroger ou se remettre en question se transforme, à la limite, en un appel qui est fondamentalement l'acte unique de la conscience religieuse et qui ne pourra peut-être jamais se convertir sauf de manière fictive en une affirmation ou en un *statement*. J'ai toujours appelé cette expérience « *invocation* » et sa formule pourrait s'énoncer ainsi : vous seul possédez le secret de 'ce que je suis et de ce que je suis capable de devenir'.⁵

Il semble clair combien d'espoir ressortit en réponse à ce manque d'exhaustivité. Il se dessine comme le viatique d'un pèlerin qui perçoit le but de la direction, qui en est conscient, mais avec le besoin constant d'être confirmé, soutenu dans l'effort du voyage.

Marcel précise encore : « On ne peut certainement pas dire que l'espoir voit ce qui sera ; mais il affirme comme s'il voyait ; on dirait qu'il tire son autorité d'une forme de vision voilée, cachée, dont il ne peut jouir, mais sur laquelle il peut s'appuyer [...] l'espoir vise la réunification, la réconciliation [...] il est comme un souvenir de l'avenir".⁶

Cette *mémoire du futur* est donc l'essence du chemin d'espérance du pèlerin, car c'est un fait de conscience profond qui parvient à donner un sens ultime à l'histoire personnelle de chacun⁶.

L'espoir apparaît alors comme la capacité de l'être humain à dépasser ce qui est immédiatement présent et contingent, et à s'ouvrir à des horizons inconnus mais déjà en quelque sorte intériorisés, animé par la recherche de sens, d'authenticité et de plénitude.

Dans la perspective phénoménologique, donc, que Marcel valorise et applique largement dans ses écrits et réflexions, l'espoir est considéré comme une expérience consciente et intentionnelle.

Marcel analyse l'approche anthropologique de l'expérience de l'espérance, selon la manière dont elle se manifeste dans la vie concrète des personnes. Et il apparaît sans aucun doute évident que l'espérance marcelienne est indissociable de l'expérience de l'amour, car espérer ne signifie pas, comme nous l'avons vu, espérer atteindre la plénitude seulement en termes privés et singuliers, mais toujours en tenant compte de l'inclusivité que l'autre pose devant moi comme une question relationnelle.

Ce serait une suprême tromperie que d'espérer atteindre la plénitude et l'épanouissement seul, de manière autoréférentielle et égoïste. Ce n'est que dans le *vrai nous* que se réalise l'accomplissement de l'espérance humaine, qui est précisément essentielle à la rencontre avec l'autre. L'une des phrases les plus citées dans la bibliographie de Marcel est bien connue et représente ici en effet une parfaite didascalie de ce que nous entendons clarifier : « Aimer un être [...], c'est dire '*tu ne mourras pas*'. Pour moi, ce n'est pas simplement une plaisanterie théâtrale, c'est une déclaration absolue. Accepter la mort d'un être, c'est en quelque sorte l'abandonner à la mort. »⁷

Il semble clair que l'héritage de Marcel en matière d'espérance doit donc être fortement lié à la fois à la dimension de la mort mais aussi à celle de l'amour. La mort, comme nous l'avons précisé plus haut, en invoquant notamment la réflexion de Palumbieri, semble être le plus grand défi de l'espoir ultime, de l'espoir bien fondé. Si la mort représentait le dernier mot de l'existence, alors la dimension humaine de l'espoir imploserait nécessairement.

Mais croire que la fin de l'être aimé est possible, céder à l'horreur de le laisser partir sans pouvoir s'y opposer, reviendrait à abandonner l'être aimé lui-même à la mort. L'espérance est donc cette tension vers l'au-delà non seulement de son être propre, mais aussi vers l'au-delà de l'être de l'être aimé. Aimer, c'est donc espérer que l'autre ne sera pas englouti à jamais par la mort, mais qu'il continuera et prolongera son être dans la plénitude et au mieux de ses propres possibilités existentielles. C'est donc dans ce sens qu'il

convient de rappeler la célèbre distinction de Marcel entre *espoir de...* et *espoir en...*, où la réflexion éclairante de Palumbieri nous conforte encore : « Nous pourrions qualifier les espoirs spécifiques comme de relatifs. L'espoir, cependant, en raison des caractéristiques que nous avons indiquées, peut être qualifié comme fondamental. Cela se révèle toujours comme une victoire sur le désespoir. « On ne peut y avoir d'espoir que lorsque la tentation du désespoir intervient ; l'espérance est l'acte par lequel cette tentation est activement ou victorieusement surmontée. »⁸

Les espoirs de... bref, évoluent dans l'ordre de ce qui est l'horizon quotidien des objectifs partiels. Chacun de nous marque sa journée à la lumière de *l'espoir de* réaliser ce qu'il estime nécessaire : *j'espère... passer une belle journée de fête, j'espère... réussir un examen, j'espère... pouvoir bien se reposer, etc.* Cet horizon qui marque le temps de notre vie ne s'arrête cependant pas à *l'espoir de...*, mais invoque *l'espoir en...* comme le fondement dans lequel tous *les espoirs de...* trouvent leur dernière raison d'être. Leur lieu d'atterrissage avec un sens qui va au-delà de la vie elle-même.

En effet, il serait souhaitable que toutes les espérances partielles puissent se réaliser dans une seule existence, mais si elles n'avaient pas alors un sens et un débouché vers l'espérance fondée sur le Christ qui les rend toutes pleines de sens de transcendance, ces espoirs partiels perdraient leur force et leur sens.

La relation entre désespoir et espoir apparaît alors sans doute très profonde et synergique, car l'espoir intervient pour corriger et rediriger la juste tension de la personne vers son fondement ultime, vers sa destination ultime. Toutefois, cela ne semble ni automatique ni évident. Le dynamisme de notre être nécessite toujours un choix décisionnel, une attitude envers nous-mêmes. Palumbieri précise en outre :

Cet espoir fondamental qui organise l'existence nécessite un exercice constant. Il existe en effet le risque, surtout dans un monde d'immédiatisme, qu'elle ne s'exerce alors que sur des espoirs relatifs. Et ainsi, cette structure serait atrophiée dans son potentiel. Or l'exercice de l'espérance fondamentale est toujours lié à une expérience d'amour dans la mesure de son authenticité. En bref, l'espérance phénoménologiquement considérée est la disponibilité d'une personne impliquée à un tel point dans une expérience de communion qu'elle déclenche une tension qui dépasse la pure rationalité du savoir et du vouloir, la pure évidence de l'expérience réelle. Et le passage s'ouvre dans un temps d'une durée illimitée, qui fait éclater les circuits de l'emprisonnement habituel du terrestre, pour laisser entrevoir un totalement

- Autre. Et de cela, toute expérience d'espérance est un avant-goût et un signe.⁹

Selon Marcel, l'espérance peut émerger encore plus fort, dans les moments d'incertitude, de fragilité et de désespoir, lorsque les êtres humains vivent l'effondrement de l'ordre du monde ou de leurs propres attentes. L'espérance devient alors une réponse au sentiment de fragmentation et d'aliénation suprême, qui est celui de la possibilité de la fin définitive de son être, permettant à la personne de pouvoir rechercher un sentiment de profondeur, de sens et de possibilité de changement.

Dans la pensée de Gabriel Marcel, l'espérance est étroitement liée au concept de *confiance créatrice*, entendue comme la capacité de s'engager activement dans la recherche de sens et d'authenticité, malgré les difficultés et les incertitudes que l'histoire nous place. C'est la disposition à s'engager dans l'existence avec responsabilité et espoir, en embrassant la liberté de créer son propre sens à la vie.

En résumé, dans la philosophie de Gabriel Marcel, l'espérance est une réponse au manque de complétude et de sens de l'existence humaine. C'est l'expérience consciente et intentionnelle de la recherche d'un pont de connexion, de sens et d'authenticité dans le contexte des défis et des incertitudes de sa vie. L'espérance est donc liée à la confiance créatrice, à la capacité de s'engager de manière responsable dans la création de son propre sens existentiel et de s'appliquer également à la possibilité de donner un sens à la vie des autres. Espérer, pour Marcel, c'est apprendre aux autres à espérer dans un fondement humain qui transcende la vie elle-même.

6. Don Bosco, témoin d'espérance

Saint Jean Bosco a exercé l'espérance, en a été témoin et en a rayonné. Dans l'Étrenne de cette année, le Recteur Majeur a voulu associer le temps jubilaire du pèlerinage avec la mémoire de Don Bosco, qui, il y a 150 ans, fonda les premières missions outre-mer, en Argentine, envoyant des Salésiens jeunes et volontaires, sans certitudes ni garanties particulières sur le projet. des moyens concrets, mais forts de tant d'espérance, pour construire le rêve de Don Bosco sous de nouvelles latitudes. Celui qui part vers l'inconnu, mais avec la force de l'espérance, n'est pas déçu, il ne connaît pas la peur de la perte. L'espérance est en effet, comme nous avons essayé de le souligner, un acte de conscience confiante que l'avenir recèle quelque chose de vivant et de certain, parce qu'il se greffe sur l'espérance qu'est le Christ lui-même.

Don Bosco était un homme d'espérance contre toute logique de conscience humaine. Il s'est confié en confiant tout son travail à Marie Auxiliatrice, la mère qui n'abandonne pas ses enfants, qui les anticipe dans leurs difficultés et leurs besoins. Don Bosco a espéré avec les jeunes et pour les jeunes sous le manteau de l'Auxiliatrice. Il ne raisonnait pas selon la logique pedestre et terrestre, mais selon le rêve de la prophétie, de la vision qui corroborait et orientait son œuvre depuis le début.

Il faut aujourd'hui, dans un monde qui semble offrir peu à nos jeunes, un vent d'espoir fondé, d'orientation vers l'avenir qui nous ramène à la maison. Dans les Mémoires de Don Bosco, on trouve l'anecdote d'un petit maçon qui tirait avec d'énormes difficultés une charrette chargée au-delà de ses capacités. N'en pouvant plus, l'enfant s'est mis à pleurer dans une rue de Turin, et c'est à ce moment précis que Don Bosco, le remarquant, est passé à l'action. Il quitta ses compagnons et commença à pousser lui-même la charrette, redonnant confiance et réconfort au pauvre jeune homme désespéré, écrasé par des fardeaux physiques et métaphysiques plus grands que lui.

Cette scène, si puissante dans sa simplicité et son drame, nous montre toute la quantité d'espérance dont Don Bosco a témoigné concrètement, avec enthousiasme et ardeur envers chaque pauvre de son temps, en particulier envers chaque jeune. Notre époque est pleine de pauvreté et de manque à plusieurs niveaux. La pauvreté mène souvent au désespoir.

Les pauvres d'aujourd'hui, comme ceux de toujours, ne sont pas seulement ceux qui n'ont pas, mais aussi ceux qui ne savent pas et qui ne sont pas. Dans cet horizon de complexité et de risque, une grande partie du découragement et de la désorientation sont enracinés dans l'histoire, même aujourd'hui. L'exemple de Don Bosco était celui d'un saint qui vivait non pas de présentisme, mais de sens de l'avenir, investissant toute son énergie pour assurer la dignité de ses jeunes, à travers l'éducation aux vertus, et travaillant toujours à faire prendre conscience de l'importance de liberté et reconnaissance.

L'expérience du milieu carcéral a été emblématique en ce sens, car elle l'a orienté vers un choix de vie de plus en plus clair, que nous connaissons bien aujourd'hui, car nous en avons saisi et savouré les fruits.

La première décennie de l'oratoire fut une époque fabuleuse, comme l'appelait Don Bosco, pleine de signes si extraordinaires qu'ils ne pouvaient être racontés que par les témoins de l'époque. Mais Don Bosco a aussi connu le déni, la trahison, la déception et l'abandon. Il est cependant resté fidèle à

son projet, à son voyage, car lorsque la destination est certaine, même si les fragments du voyage semblent parfois brisés, le chemin mène toujours à la maison. Et pour cela, il faut de la témérité, comme l'appelait Don Bosco, qui présuppose de la flexibilité, la foi en la présence de Dieu dans le temps de l'histoire. Il exige de l'amour, parce que l'amour est courageux, il ose, il relance. La prémonition de l'avenir l'habitait, il en sentait l'anticipation, il favorisait son dynamisme interne avec une planification ouverte, avec une espérance relancée, avec le courage de son cœur et de ses mains laborieuses. De cette manière, l'héritage de Don Bosco est actualisé à la lumière des défis actuels, et il apparaît plus nécessaire et urgent que jamais de se référer à l'ancien Trinôme, mais toujours nouveau, parce qu'il est toujours applicable à la lumière du présent.

Il faut une espérance fondée *sur la prophétie des faits*, une espérance qui redonne un sens à tout ce qui est le monde de l'homme, dont on sait bien qu'il est le seul être qui se pose les questions ultimes, les questions radicales, auxquelles il faut répondre à la lumière de tant d'urgences, d'absurdités, du mal de plus en plus enraciné, qui à un œil superficiel pourrait apparaître comme le affrontement final, comme le point de non-retour de l'histoire. Pourtant, un grand philosophe du XXe siècle, Paul Ricœur, nous dit que «le chrétien est l'opposant de l'absurde, il est le prophète du sens ».

Dans ce souhait de retrouver une espérance qui ne déçoit pas Don Bosco est aujourd'hui plus que jamais pour nous un guide et une inspiration pour redonner sens et direction à notre chemin, avec le même courage de son cœur, avec la même tendresse de son des gestes, avec la même ténacité à témoigner de l'espérance non comme une vaine chimère, mais comme une réalité possible à construire jour après jour, à construire jour après jour, dans les chemins et au gré du temps et de l'histoire de chacun.

NOTES

¹ Cfr. S. Palumbieri, *L'uomo meraviglia e paradosso. trattato sulla costituzione, con-centrazione e condizione antropologica*, Urbaniana University Press, Città del Vaticano 2006, 361 sgg.

² Palumbieri précise ainsi : « cette auto-transcendance sans limites, de par sa structure métaphysique, vise la perfection de l'être, qui est son pôle naturel. En d'autres termes, la transcendance de soi appelle la Transcendance comme son télos. » (*Ibid.*, 369)

³ S. Palumbieri, *L'uomo meraviglia e paradosso*, 361.

⁴ Cfr. per la question de la limite de l'être humaine, S. Palumbieri, *L'uomo meraviglia e paradosso*,

⁵ G. Marcel, *L'uomo problematico*, Borla, Roma 1992, 61.

⁶ G. Marcel, *Homo viator*, Borla Editore, Leumann (To) 1967, 64-65.

⁷ *Ibi*, 171.

⁸ S. Palumbieri, *L'uomo meraviglia e paradosso*, 362. La phrase rapportée dans le texte de Palumbieri est de G. Marcel, *Homo viator*, 47.

⁹ S. Palumbieri, *L'uomo meraviglia e paradosso*, 362. Per la question de la *nostalgia del totalmente-Altro*, cfr. M. Horkheimer, *La nostalgia del totalmente Altro*, Queriniana, Brescia, 1972.



Bienheureux PIER GIORGIO FRASSATI



Témoignage Federica Baradello

Salutation

Bonsoir à tous, je suis honorée d'être ici et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de rencontrer et de réunir deux personnalités comme Pier Giorgio Frassati et Don Bosco, qui de différentes manières ont accompagné mon chemin de foi au cours de ces années.

Je ne suis pas un théologien, ni un expert de la vie de Pier Giorgio, je suis juste une jeune adulte, née dans cette ville, consciente que nous, les Turinois, nous avons de la chance, car les rues de notre ville ont été traversées par les pas de nombreuses personnes : des hommes et des femmes qui nous ont montré une manière différente de marcher dans le monde, éclairées par la rencontre avec l'Évangile.

Don Bosco, Giuseppe Allamano, Giuseppe Cafasso, Giulia Colbert di Barolo ne sont que quelques-uns des noms que nous pourrions citer et parmi eux j'aime à rappeler aussi un jeune bienheureux, Pier Giorgio Frassati, peut-être moins connu, qui sera bientôt proclamé Saint, précisément lors du Jubilé des jeunes : c'est ce qu'a annoncé le pape François lors de l'audience générale du 20 novembre.

Pier Giorgio

Vous êtes ici pour ouvrir une année de chemin « ancré dans l'espérance », précisément dans le sillage du message que le Pape a voulu nous laisser pour cette année jubilaire. Que peut nous apprendre à ce sujet la brève expérience terrestre du fils d'une riche famille bourgeoise, qui vivait aujourd'hui il y a cent ans ?

Pier Giorgio a en effet vécu dans les premières décennies du siècle dernier. Il est né en 1901, dans une famille riche et connue de l'époque: son père, Alfredo, avait fondé le journal *La Stampa* (aujourd'hui encore l'un des principaux journaux nationaux) et devint ambassadeur en Allemagne et sénateur du Royaume de Italie. Sa mère, Adelaide Ametis, se consacrait à la peinture avec talent, avait un fort caractère et des principes stricts. De ces prémisses pourrait surgir l'histoire ordinaire d'un jeune homme qui ne manquait de rien et qui aurait pu aspirer à une vie tout aussi confortable et réussie, s'il n'était pas décédé très tôt, à seulement 24 ans.

Ses choix

Cependant, au cours de sa courte vie, Pier Giorgio a fait des choix qui peuvent paraître surprenants.

Il s'est inscrit dans l'ingénierie minière, un choix qui ne nous semble peut-être pas si étrange aujourd'hui (en fait *clairvoyant*), mais pour une riche famille de l'époque, il l'était effectivement. Cela signifiait choisir un travail de seconde zone, fatigant et trop proche du travail manuel, sans compter qu'il y avait l'entreprise familiale à gérer et qu'un diplôme en droit aurait été bien plus utile.

Pier Giorgio voulait cependant que son métier ne soit pas n'importe quel métier : il devait lui permettre de faire quelque chose pour le moins, et qui était le moins parmi les ouvriers sinon les mineurs ? Harcelés, sous-payés, sur des lieux de travail sans mesures de sécurité, ils risquent leur vie chaque jour et restent souvent handicapés à vie. Avec un diplôme d'ingénieur, il aurait peut-être pu améliorer les conditions de vie de certains d'entre eux.

Il a choisi d'entrer dans les maisons malodorantes et insalubres, pleines de monde (enfants, personnes âgées, parfois même des animaux), qui se trouvaient ici à Turin dans le quartier du *Quadrilatero*, près de l'église de la Consolata, juste en face, où l'on voit aujourd'hui de beaux bâtiments rénovés. et nous pouvons rencontrer des jeunes et des adultes tout en profitant de la vie nocturne du samedi soir.

À l'époque, la réalité était bien différente : un quartier d'immigrés où les conditions économiques étaient extrêmement précaires. Et Pier Giorgio n'entrait pas dans ces maisons seulement pour le temps strictement nécessaire pour "faire la charité", mais pour rester, écouter, reconforter, entrer en relation avec ces personnes apparemment si éloignées de lui. Chaque vendredi, il participait aux visites organisées par la Conférence de San Vincenzo et se rendait souvent aussi à l'hôpital de Cottolengo pour rendre visite aux malades.

Après avoir lutté pendant des années sur des livres d'ingénierie pour poursuivre son rêve de servir les pauvres par son travail, il a abandonné ce métier, et non par manque de volonté face à un examen raté (encore une fois). Il cède à la demande de son père, suite à son envie : reprendre la direction de l'entreprise familiale, "La Stampa", le célèbre journal local. La demande n'a même pas été faite en personne par le père, il a préféré envoyer un de ses employés demander ce sacrifice à Pier Giorgio.

Auparavant, il avait également renoncé à déclarer son amour pour la fille qu'il aimait, Laura Hidalgo, d'une condition sociale peu propice à être accueilli dans la famille d'un ambassadeur, sénateur du Royaume. Pier Giorgio ne se souciait pas du milieu social de quelqu'un qui était déjà une de ses amis chers, mais il ne voulait pas compromettre le mariage déjà fragile de ses parents avec un énième prétexte pour une dispute.

Nous sommes en 1925. Sa sœur Luciana vient de se marier et vit désormais en Hollande avec son mari, et Pier Giorgio se sent parfois seul dans une famille de plus en plus minée par les conflits.

Pourtant, il n'était pas triste ! Cette année-là, la plus difficile de sa vie, qui sera la même que sa mort subite due à la maladie, il écrit à sa sœur : « Très chère, tu me demandes si je suis joyeux, et comment pourrais-je ne pas l'être ? comme la Foi me le dit, toujours joyeux ! Tout catholique ne peut s'empêcher d'être joyeux : la tristesse doit être bannie des âmes catholiques. La douleur n'est pas la tristesse, qui est une maladie pire qu'une autre... Le but pour lequel nous avons été créés. nous montre le chemin, aussi semé soit-il de nombreuses épines, mais pas un chemin triste : c'est une joie même à travers la douleur" (14 février 1925).

Je crois que pour vous, en particulier, qui connaissez bien la « sainte joie » de Don Bosco, ces paroles sont pleines de sens.

Des choix regardés avec les yeux de la foi et de l'espérance

Ici, je crois que tous ces choix peuvent paraître moins surprenants si nous les regardons avec les yeux de la foi et de l'espérance. Parce que Pier Giorgio a évolué dans le monde en tant que jeune laïc amoureux du Christ, avec les yeux de l'espérance évangélique. Ce qui n'est pas n'importe quel espoir : c'est une attitude basée sur la certitude de la résurrection qui pousse à agir, crée une urgence à se matérialiser dans le monde à travers nos actions. "Jésus me rend visite chaque matin avec la communion et je la lui rends comme je peux en visitant ses pauvres"¹, a-t-il répondu à un ami qui lui demandait s'il n'y avait pas un peu d'utopie dans ses idéaux de vie.

Devant une de ces maisons malodorantes, Carlo Florio, un autre ami volontaire, également à San Vincenzo, lui a demandé : « Comment vaincre la répulsion ? » N'oublie jamais – répondit-il – que même si la maison est sordide, tu te rapproche du Christ. Rappelle-toi ce que le Seigneur a dit : le bien fait aux pauvres est un bien fait à moi. »² Il y a cette urgence chez Pier Giorgio de témoigner concrètement, par sa propre vie, de l'Espérance découverte dans la rencontre avec le Christ. La foi et l'action dans la charité sont inextricablement liées, une conséquence de l'autre.

Pour témoigner de son désir d'agir en adhésion au message évangélique, il existe de nombreuses "fiches" des groupes auxquels il avait adhéré et qui, sous des formes et sous des lieux différentes, lui ont permis de rencontrer de nombreuses personnes pour lesquelles il a pu devenir un témoin d'espérance : en plus de à San Vincenzo, il y avait la FUCI (Association Universitaire Catholique), la Jeunesse Catholique (alors section jeunesse de l'Action Catholique), le CAI et la jeune montagne, les groupes d'adoration eucharistique...

Et toutes les personnes qu'il avait rencontrées, en association, à l'Université, dans leurs maisons pauvres, dans les rues, à Cottolengo, étaient pour lui la rencontre quotidienne avec le Christ. Il devait être clair pour eux aussi que ce jeune homme de bonne famille n'agissait pas pour "laver sa conscience", car le jour de ses funérailles, la rue et

la place devant son église paroissiale étaient remplies de gens de toutes provenances. tous les milieux sociaux : des gens même trop humbles pour entrer dans l'église aux côtés des autorités locales, qui ont rendu hommage au fils du sénateur, mais trop affectueux pour ne pas être présents pour faire leurs derniers adieux. Il avait vraiment su être leur prochain et être pour eux un signe d'espérance.

Pier Giorgio est mort à l'âge de 24 ans, en quelques jours, d'une polio fulminante, probablement contractée en visitant les pauvres et les malades. L'un de ses derniers gestes a été d'écrire une note à un frère de San Vincenzo, lui recommandant de livrer des médicaments à une famille qui les attendait et une politique de prêt sur gages à renouveler au profit d'une autre famille.

Une joie profonde

Ce "chemin semé de nombreuses épines", dont nous avons parlé plus haut, ne lui ôta jusqu'à la fin la joie profonde semée dans son cœur par la rencontre avec le Seigneur : il savait qu'elle le conduirait au jardin des "roses" sans « épines », aurait pu dire Don Bosco.

Je crois que les choix dont je vous ai parlé sont des signes tangibles du fait que Pier Giorgio Frassati a vécu sous le signe de cette « véritable espérance, ancrée dans le Seigneur », qui, comme l'a écrit le Recteur Majeur dans la présentation de l'Étrenne de cette année , « elle ne succombe pas aux difficultés parce qu'elle est fondée sur la foi et nourrie par la charité. Ainsi – ajoute-t-il – nous pourrions continuer sur le chemin de la vie, non pas en n'importe quelle manière, pas simplement en survivant, mais en vivant avec l'authenticité chrétienne».

Paroles de Pier Giorgio

Pour vous dire au revoir, je veux vous lire encore quelques mots de Pier Giorgio, extraits d'une lettre écrite à un ami, Isidoro Bonini, en février 1925 :

«Chaque jour, je comprends davantage quelle grâce c'est d'être catholique. Pauvres malheureux, ceux qui n'ont pas de Foi : vivre sans Foi, sans héritage à défendre, sans soutenir la Vérité dans une lutte

continue, ce n'est pas vivre mais vivoter. Nous ne devons jamais vivoter mais vivre, car même à travers chaque désillusion, nous devons nous rappeler que nous sommes les seuls à posséder la Vérité, que nous avons une Foi à soutenir, un Espoir à atteindre, notre Patrie. Et c'est pourquoi je bannis toute mélancolie qui ne peut exister que lorsque la Foi est perdue. [Les douleurs humaines nous affectent mais si elles sont vues à la lumière de la Religion et donc de la Résignation, elles ne sont pas nocives mais saines car elles purifient l'Âme des taches petites mais inévitables avec lesquelles nous, les hommes, nous tachons souvent en raison de notre mauvaise nature] En ce Saint Carême, élevez vos Cœurs et avancez toujours vers le triomphe du Royaume du Christ dans la société (à Isidoro Bonini, 27 février 1925)".

J'ai envie de m'approprier ce salut, adressé à l'un de ses amis les plus chers, en pensant à l'année qui vous attend « élevez vos Cœurs et avancez toujours pour le triomphe de l'Espérance du Christ dans la société ». Bon voyage, vers le haut !

Federica Baradello



MISSION ET FAMILLE SALESIENNE



Mons. Cristóbal López
Cardinal - Archevêque de Rabat

Salutation

Je me sens très honoré d'avoir été invité à participer à ces Journées de Spiritualité de la Famille Salésienne. J'ai déjà participé aux éditions 1987 et 2011, c'est donc ma troisième fois et, comme on dit, "la troisième fois est la bonne".

L'occasion et le sujet me touchent très directement ; Le 150e anniversaire de la première expédition missionnaire de la Congrégation salésienne me concerne directement en tant que salésien et en tant que missionnaire.

L'expansion missionnaire des Groupes de la Famille Salésienne de 1875 à nos jours

D'autres vous auront mieux informé que moi du nombre de religieux salésiens qui ont participé à l'une des expéditions qui ont eu lieu au cours de ce siècle et demi, du 11 novembre 1875 à nos jours. Il y a certainement plusieurs milliers de confrères prêtres, clercs et coadjuteurs qui, généralement des pays de l'hémisphère nord, sont partis travailler dans les pays de l'hémisphère sud, une tendance qui a considérablement changé au cours des dernières décennies. A ces quelques milliers de religieux de Don Bosco, il faut ajouter les Filles de Marie Auxiliatrice et de nombreux autres membres de la Famille Salésienne qui ont également participé au rêve missionnaire de notre Fondateur, ainsi que tout le mouvement de volontariat des jeunes, qui s'est tant développé surtout après le Concile Vatican II.

Il serait impossible d'énumérer tout ce que les missionnaires salésiens ont fait dans le monde entier au cours de ces 150 ans.

- Ils ont certainement éduqué, ils ont enseigné toutes les matières académiques et à tous les niveaux, ils ont promu le sport, la musique, le théâtre et l'art en général.
- Ils baptisaient, catéchisaient et célébraient tous les sacrements ; Ils encourageaient les actes de piété de toutes sortes et construisaient des chapelles, des temples, des églises et des cathédrales.
- Mais ils fondèrent aussi des dispensaires, des centres de santé et des hôpitaux, des écoles, des collèges et des universités, des centres culturels et sociaux.
- Des écoles d'agriculture où ils cultivèrent des fruits et toutes sortes de céréales et des vignes, d'où ils commencèrent la production de vin et de liqueurs, d'huile et des olives, des confitures et conserves de toutes sortes, des fromages, des légumes et des légumineuses.
- Et dans les écoles et les laboratoires de formation professionnelle, ils ont créé des images religieuses qui étaient et sont de véritables œuvres d'art, des meubles, divers appareils mécaniques, électriques et électroniques, et ils se sont également essayés à l'informatique ; Ils travaillaient comme tailleurs, forgerons et plombiers.
- Ils ont publié des livres de toutes sortes : anthropologie, géographie, théologie, histoire, poésie, sciences, etc. etc.
- Ils ont construit des maisons et des quartiers entiers, fondé des villes, ouvert des routes et des rues, installé des réseaux de distribution d'eau et des centrales électriques, des pistes d'atterrissage et de véritables aéroports, créant des milliers d'emplois de toutes sortes, dans des coopératives et des usines.
- Ils organisèrent des fermes pour élever des vaches, des taureaux et des buffles ; cochons, canards, dindes, poulets, poules pondeuses, autruches, lapins, moutons et chèvres. J'ai connu aussi une maison salésienne qui produisait industriellement des sous-vêtements pour hommes, dont la marque était le nom de famille de l'économiste provincial.

En bref, nous devrions plutôt nous demander ce que les missionnaires salésiens n'ont pas fait.

Mais la question qui surgit spontanément après avoir examiné les nombreuses activités menées est : était-ce là sa mission ? Être missionnaire consistait-il à faire toutes ces activités ? Que pouvons-nous découvrir en eux à travers cette variété multiple d'actions éducatives, pastorales, sociales et culturelles ?

LES SEPT ERREURS MORTELLES À ÉVITER PAR RAPPORT À LA MISSION

PREMIÈRE ERREUR : Confondre la mission avec les activités missionnaires ou apostoliques. *La mission est d'aimer.*

La mission ne consiste en aucune de ces activités prises isolément. La mission n'est pas d'éduquer, de catéchiser ou de communiquer ; Elle n'administre pas les sacrements, ne célèbre pas d'actes de culte et n'organise pas d'activités religieuses ; Il ne s'agit pas de donner à manger et à boire, de construire des maisons ou de soigner les malades, d'enseigner la religion ou toute autre matière, de créer des emplois ou d'accueillir des enfants abandonnés. Chacune de ces activités peut faire partie de la mission, mais elles ne constituent pas la mission.

La mission est d'aimer ; La mission qui définit le salésien est d'être signe et porteur de l'amour de Dieu pour les jeunes. Les Filles de Marie Auxiliatrice se définissent avec presque les mêmes mots. Le salésien réalise toutes ces activités - et bien plus encore - comme une expression de l'amour de Dieu pour l'humanité, qui pour nous se concentre sur les jeunes. À travers tout ce que nous faisons, les jeunes ont besoin d'être aimés et de se sentir aimés... et de découvrir que c'est Dieu qui les aime, en nous et à travers nous.

Est-ce que cela a toujours été comme ça ? Avons-nous respecté la distinction entre buts et moyens... ou sommes-nous restés prisonniers des moyens sans atteindre le but ?

Première conclusion donc : réaffirmons avec force et clarté, dans nos esprits et dans nos cœurs, que notre mission est d'aimer : d'être signes et porteurs de l'Amour de Dieu pour les jeunes.

En fin de compte, lors du jugement dernier, nous serons jugés sur l'Amour ; un amour qui se réalise dans des œuvres de miséricorde, certainement. Mais si ces œuvres n'ont pas leur origine et leur fondement dans l'amour, elles sont presque inutiles. La Famille Salésienne ne peut pas se limiter à être une grande ONG : elle doit être une multinationale d'amour, de tendresse, de miséricorde et de solidarité. Nous devons être le fer de lance de la construction de la civilisation de l'amour.

L'évêque défunt Pedro Casaldàliga avait écrit ces quatre versets : « Au bout du chemin, ils me demanderont : « As-tu vécu ? As-tu aimé ? Et moi, sans rien dire, j'ouvrirai mon cœur plein de noms.

Pouvons-nous aussi fermer nos bouches et ouvrir nos cœurs, les montrant pleins de noms, de personnes que nous avons aimées ?

DEUXIEME ERREUR : L'amour qui cherche une récompense, un retour ou une réciprocité. *L'amour de Dieu n'est pas réciproque, mais transitif. C'est gratuit, inconditionnel et expansif. Voilà à quoi devrait ressembler le nôtre.*

Saint Jean (1 Jean 4, 11) dit : « Bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi... ». Et la conclusion logique de cette phrase serait : « Nous aussi, nous devons l'aimer », n'est-ce pas ? Et pourtant, il n'en est pas ainsi : « Si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. »

J'exprime cette affirmation avec ces mots : « L'amour de Dieu n'est pas réciproque, mais transitif », en utilisant des termes grammaticaux.

Nous devons faire très attention à ne pas faire de notre action missionnaire, éducative, évangélisatrice... une occasion de nous récompenser émotionnellement, d'être aimés, en établissant une relation investissement-retour : j'aime être aimé, avec l'espoir d'être aimé. Aimer, avec l'attente d'être aimé en retour, exigeant la réciprocité.

La réciprocité en amour est souhaitable, mais pas obligatoire. Seul l'amour conjugal doit être réciproque, non par obligation, mais par volonté et libre décision. Les autres amours devraient être comme celui de Dieu : inconditionnels, gratuits. Dieu est Amour et n'a pas

besoin de notre amour ; notre amour n'y ajoute rien ; mais Il veut que nous L'aimions parce qu'Il est bon pour nous. Nous voulons que les jeunes nous aiment, car c'est un indicateur qu'ils ont appris à aimer... et qu'ils étendront cet amour appris à toutes les sphères de leur expérience de vie.

Aimer comme Dieu nous aime : voilà une deuxième conclusion. Et comment Dieu nous aime-t-il ?

- *De manière préventive*, en faisant le premier pas : « Et cet amour consiste, non pas en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés le premier. » Dieu « vient toujours en premier », dit le pape François, utilisant l'argot de Buenos Aires.
- *Sans condition*, sans exiger de réponse, sans recourir au commerce ou au troc.
- *Jusqu'à donner sa vie* : Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils, non pour le condamner, mais pour le sauver. Et dans le Christ, Dieu nous aime jusqu'à donner sa vie.
- *Avec tendresse, compassion et miséricorde*. « Le Seigneur est miséricordieux et compatissant, le Seigneur est bon envers tous, plein d'amour pour toutes ses créatures », nous dit le Psaume 144.

Être missionnaire signifie donc aimer, et aimer comme Dieu nous aime. Nous sentons-nous aimés de Dieu, imprégnés de son amour ? Avons-nous fait l'expérience d'être et de nous sentir aimés ? Sans une telle expérience, il est presque impossible d'être missionnaire ; Personne ne donne ce qu'il n'a pas ; Nous ne pouvons pas être témoins ou signifier ce que nous n'avons pas vécu.

TROISIÈME ERREUR : Croire qu'être missionnaire est quelque chose pour les spécialistes et les gens extraordinaires. *Nous sommes tous des missionnaires.*

Il me semble lire les pensées de beaucoup de gens qui diraient : « Mais cette question d'aimer est l'affaire de tous, pas seulement des missionnaires ; si la mission est d'aimer, alors nous sommes tous des missionnaires. »

En fait, c'est une bonne conclusion, c'est la bonne conclusion. Chaque chrétien est un missionnaire. Et pendant des siècles nous avons commis l'erreur, que nous ne devrions plus commettre, de considérer un missionnaire seulement comme cet être extraordinaire qui, doté d'un courage, d'une audace et d'une bravoure incommensurables, quitte sa famille, sa terre et ses amis pour se rendre dans des pays étrangers, des terres lointaines (dans l'hémisphère sud), inhospitalières, sauvages et dangereuses, où il faut affronter des êtres sauvages et dangereux, qui vivent dans les ténèbres de l'erreur et du mensonge, et vers lesquels les missionnaires, au péril de leur vie, se tourneront pour porter la lumière de la vérité. Je caricature un peu... mais pas trop.

Oui, tous les chrétiens sont des disciples missionnaires. Disciples d'un Maître que nous suivons et de qui nous apprenons, en l'imitant et en nous identifiant à Lui ; et des missionnaires de son Royaume, envoyés par lui pour aller dans le monde entier.

Sommes-nous conscients que notre vocation chrétienne est une vocation missionnaire ? Nous considérons-nous et nous sentons-nous missionnaires partout où nous sommes ? Savons-nous qu'être missionnaire ne dépend pas du fait d'être laïc, religieux ou prêtre ? Avons-nous désormais compris ce que le Pape a répété à maintes reprises : que l'Église doit être une Église en sortie, missionnaire... et donc que chaque chrétien doit l'être aussi ?

QUATRIÈME ERREUR : Relier la mission à la géographie. *Nous sommes missionnaires partout où nous sommes, en tout lieu et dans tout environnement.*

Si toute l'Église est missionnaire, si chaque chrétien est missionnaire, alors il faudra abandonner le concept de mission lié à des zones géographiques. Un livre intitulé « La France, pays de mission ? » a provoqué un scandale dans les années 1950. Comment pourrait-on en dire autant de la fille préférée de l'Église ? La France, comme l'Espagne, l'Italie et d'autres pays européens, a envoyé des milliers de missionnaires, des centaines chaque année. Et la France fut baptisée et évangélisée.

Nous réalisons maintenant que l'auteur avait raison. Et pas seulement la France : aussi l'Espagne, l'Italie et n'importe quel autre pays. Le système qui divise les pays en missionnaires et destinataires de missions, hommes et femmes, évangélistes et en voie d'être évangélisés, riches de foi et païens, idolâtres et hérétiques, est terminé.

Être missionnaire n'est pas lié à une géographie spécifique : nous avons tous besoin d'évangéliser et d'être évangélisés, d'envoyer et de recevoir des missionnaires : du nord au sud, comme cela a toujours été le cas, mais aussi du sud au nord ; des pays riches vers les pays pauvres, mais aussi des pays pauvres vers les pays riches. C'est déjà le cas.

Nous devons prospérer là où le Seigneur nous place. Celui qui n'est pas missionnaire dans son pays, dans sa ville, dans sa famille... ne le sera pas même s'il parcourt 10 000 kilomètres. Soyez missionnaires toujours et partout.

CINQUIÈME ERREUR : Croire qu'être missionnaire ailleurs n'a aucun sens. *La mission concerne tout le monde, mais chacun la vit différemment, selon l'appel du Seigneur, la sensibilité personnelle et les circonstances de la vie.*

Si nous sommes tous missionnaires, si nous devons être missionnaires où que nous soyons, alors n'est-il pas logique d'aller dans un autre pays ! Et pourquoi alors continuons-nous à faire des expéditions missionnaires, du volontariat international et toutes ces choses ?

Puisque la foi chrétienne et sa dimension missionnaire sont essentiellement un appel au partage, elles sont diffusives et catholiques. Pour qu'aucune Église locale, aucun chrétien en particulier, n'oublie d'être missionnaire, il faut que quelqu'un nous rappelle que la foi est partagée, que nous sommes tous envoyés, que nous sommes catholiques, que l'unité se construit sur la diversité.

Mais ce serait un péché mortel, dans lequel nous serions tombés, si l'existence de quelques missionnaires faisait disparaître la vocation missionnaire chez la majorité ; Les missionnaires qui vont dans

d'autres lieux (missio ad gentes) ne nous remplacent pas, ils ne nous dispensent pas d'être missionnaires dans notre patrie. Et les missionnaires qui viennent sous nos latitudes ne viennent pas pour endormir notre responsabilité, mais pour la réveiller !!!

L'idée de la mission comme action du Nord sur le Sud, de l'Ouest sur l'Est est passée aux oubliettes; Aujourd'hui, l'Orient (Inde, Indonésie, Timor, Philippines, Indonésie et autres Pays) sont missionnaires dans d'autres continents ; et l'Afrique et l'Amérique sont des missionnaires en Europe. Tout le monde, partout.

Nous, les pays occidentaux du Nord, accueillons-nous avec joie et gratitude les missionnaires qui viennent du Sud et de l'Est ?

SIXIÈME ERREUR

6.- Croire que la Mission consiste à établir l'Église. *La mission est d'annoncer, de témoigner et de faire progresser le Royaume de Dieu.*

Le concept de mission que nous avons utilisé pendant des siècles était centré sur l'idée «d'établir l'Église» là où elle n'existait pas, ou de la renforcer et de l'étendre là où elle était encore faible et petite. Et pour cela, il fallait d'abord défricher le terrain, c'est-à-dire déconstruire, comme on dit à l'époque moderne ; Pour le dire plus crûment, pour faire table rase de ce qui existait, de ce que nous avons envisagé et peut-être de ce qui existait. Idolâtrie des religions naturelles et indigènes, de l'expérience religieuse des peuples, des cultures et des individus.

Et quand le terrain fut correctement défriché et nivelé, nous construisîmes alors l'église, la vraie église. Et la ruée des conversions a commencé, les statistiques des baptêmes, la passion pour la sacramentalisation... Ce n'est pas que tout cela ne doit pas être fait, mais ce n'est pas la mission. La mission consiste à annoncer, témoigner et faire progresser le Royaume de Dieu.

Jésus n'est pas venu fonder une Église, mais annoncer et inaugurer le Royaume de Dieu. « Le Royaume de Dieu est proche : repentez-vous et croyez à l'Évangile. » « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu; le reste vous sera donné en plus ». Et il a fondé l'Église non pas

comme un but, mais comme un moyen, comme un instrument au service du Royaume, comme un signe initial de la réalisation de ce Royaume.

C'est pourquoi l'Église est servante du Royaume, comme Marie est servante du Seigneur.

Le Pape résume cette vérité en disant que l'Église n'est pas autoréférentielle ; C'est-à-dire que l'Église n'est pas une référence pour elle-même, elle ne doit pas s'enfermer dans son nombril, elle ne travaille pas pour elle-même : elle regarde le Royaume, elle travaille pour le Royaume et l'a comme référence, comme si elle mobilisait l'Église, horizon utopique. L'Église ne se baisse pas pour se regarder, mais elle lève la tête et regarde devant elle et au loin ; Cela ne s'arrête jamais parce que cela n'est jamais arrivé, il y a toujours quelque chose au-delà.

L'Église et les chrétiens qui la composent œuvrent à la construction d'un monde de paix, de justice et de liberté ; de la vie, de la vérité et, surtout, de l'amour. Et cela ne se fait pas contre d'autres religions ou contre qui que ce soit d'autre, mais avec tous les croyants et toutes les personnes de bonne volonté.

L'Église n'est en concurrence avec personne, elle ne vise pas à occuper toutes les positions, à éliminer tous les non-chrétiens et à conquérir tout le monde pour pouvoir gonfler nos statistiques. L'Église veut s'unir et se rassembler, favoriser la collaboration, unir ses forces, partager la foi au Seigneur, être signe et témoignage de l'amour de Dieu et de la résurrection de Jésus-Christ.

Sommes-nous conscients que tout cela donne un sens au soi-disant dialogue œcuménique et interreligieux ? Ou vivons-nous encore avec une mentalité de compétition et de conquête des autres ? Avons-nous réalisé que chaque jour nous demandons que « ton Royaume vienne à nous » et non que « l'Église grandisse » ?

Benoît XVI disait déjà que « l'Église ne grandit pas par le prosélytisme, mais par l'attraction, par le témoignage ». Et le pape François, lors de sa visite au Maroc, nous disait : « Le problème n'est pas d'être peu nombreux, mais d'être dénués de sens ; Le problème serait d'être un

sel qui a perdu la saveur de l'Évangile ou d'être une lumière qui n'éclaire plus rien.

Un jeu de mots peut résumer tout cela et nous aider à éviter cette sixième erreur : « Ce n'est pas que l'Église a une mission, mais c'est la Mission qui a une Église. » Oui, il y a d'abord eu la mission, puis l'Église, fondée et née pour servir la Mission, qui est le Royaume.

Cela ne signifie pas que nous devons ignorer l'Église et ne pas avoir pour elle la juste estime, ou ne pas nous soucier qu'elle soit une digne Épouse du Christ, non. Mais il faut remettre chaque chose à sa place : le but est un but et le moyen est un moyen. Peut-être devrions-nous être plus « centrés sur le Royaume » (régnocentristes) que « centrés sur l'Église » (ecclésiocentristes).

SEPTIÈME ERREUR : Nous croyons que nous sommes les premiers missionnaires. *Le premier missionnaire est le Saint-Esprit.*

Avant que le premier missionnaire n'arrive dans un pays ou un territoire particulier, avant qu'un chrétien ne pose le pied dans un lieu particulier, l'Esprit Saint a toujours été là, vivant et actif.

Parmi les outils du missionnaire, il n'y a pas la cage dans laquelle est enfermée la colombe du Saint-Esprit. Il nous a précédés et a travaillé sur la personne de ces habitants que nous aurions pu appeler sauvages et au sujet desquels il y avait doute et discussion quant à savoir s'ils avaient une âme ou non ; L'Esprit Saint a travaillé sur les sociétés et les cultures, sur les sentiments et les expressions religieuses. L'Esprit Saint est le protagoniste de la Mission. C'est pourquoi tout ce que nous trouvons n'est pas mauvais, tout n'est pas le fruit du diable, tout n'est pas matériel à rejeter, idées à combattre ou coutumes à changer.

Tout n'est pas saint et bon ; le blé et l'ivraie poussent ensemble. Et s'il est nécessaire d'inculturer l'Évangile, il n'est pas moins nécessaire d'évangéliser toutes les cultures.

La première question qu'un missionnaire doit se poser dans un environnement donné est : quels signes de l'action de l'Esprit est-ce que je vois et découvre chez ces personnes, dans cette société, dans cette ethnie, dans cette culture ? Quelles graines de la Parole ont déjà

été plantées ici et quels fruits ont-elles produit ? Et à partir de ces découvertes, plus abondantes que nous aurions pu imaginer, annoncer la Bonne Nouvelle et construire le Royaume.

Pour résumer et conclure :

- **PAR LE BAPTEME ET LES AUTRES SACREMENTS DE L'INITIATION, NOUS SOMMES TOUS DISCIPLES-MISSIONNAIRES DU CHRIST ET DE SON ROYAUME. EN TANT QU'ÉGLISE, NOUS DEVONS VIVRE AU SERVICE DE LA MISSION TOUJOURS ET PARTOUT.**
- **LA MISSION, QUI CONSISTE A ANNONCER ET A PROMOUVOIR LE ROYAUME DE DIEU, SE REALISE, POUR NOUS SALESIENS, EN AIMANT ET EN ETANT SIGNES ET PORTEURS DE L'AMOUR DE DIEU POUR LES JEUNES.**
- **L'ÉGLISE, SERVANTE DE SON SEIGNEUR ET DE SON ROYAUME, EST CATHOLIQUE, NON AUTOREFERENTIELLE, ET VEUT PARTAGER ET TEMOIGNER DE SA FOI A TOUS LES HOMMES.**
- **LA FAMILLE SALESIENNE, MISSIONNAIRE AU SERVICE DES JEUNES, ACCUEILLE ET CONSTRUIT LE ROYAUME AVEC EUX ET PARMIS EUX.**
- **LES EXPEDITIONS MISSIONNAIRES SALESIENNES NE DOIVENT PAS ENDORMIR, ALOURDIR OU CALMER LA CONSCIENCE DE CEUX QUI NE VONT PAS AILLEURS COMME MISSIONNAIRES AD GENTES, MAIS DOIVENT REVEILLER EN CHACUN LA CONSCIENCE QUE NOUS SOMMES TOUS MISSIONNAIRES OU QUE NOUS SOYONS ET L'ENGAGEMENT DE VIVRE COMME TELS.**

Notes personnelles

